

Une aventure de Robert Surcouf

Longeant la côte de Sumatra, Surcouf, à bord de son vaisseau la "Clarisse", arriva devant le port de Sousou, où deux forts vaisseaux marchands anglais, bien armés, embarquaient une cargaison de poivre du pays.

L'un de ces vaisseaux avait vingt canons, et les sabords du second étaient également bien garnis. A cette artillerie, Surcouf ne pouvait opposer que les quatre pièces de la "Clarisse". Néanmoins, il n'hésita pas un seul moment à attaquer ces deux adversaires à la fois, et, laissant porter sur le plus gros, qui semble devoir offrir plus de résistance, il prend toutes ses dispositions de combat.

Préparé à tout, il vient audacieusement se placer sous le feu des vaisseaux ennemis, prend son mouillage dans la hanche de tribord de l'un et par le travers de l'autre. Justement alarmés de cette manœuvre hardie, les navires anglais, voyant le drapeau tricolore flotter à la vergue du corsaire, font feu de toutes leurs pièces. Surcouf, silencieux, avance toujours et ne commence à répondre que lorsqu'il est arrivé au point juste où il veut engager le combat. Quand il y est, il ouvre le feu des pièces de sa batterie et des canons de ses gaillards. Son artillerie est bien servie et tient tête aux canons supérieurs en nombre de l'ennemi.

Cette canonnade échangée dans les eaux malaises, à la vue de toute la ville, surprend les habitants engourdis dans le calme d'une chaude journée d'Orient. Il se portent en masse sur le sommet des hauteurs qui entourent la rade. De là ils suivent, avec un sentiment de vive curiosité et d'admiration pour l'audace des Français, les péripéties de la lutte.

Mais, avec un homme comme Surcouf, une affaire au canon ne peut se prolonger. Sa bouillante ardeur le pousse à terminer cet engagement par une attaque à l'arme blanche, et il a sous la main l'homme le plus propre à accomplir cette difficile et périlleuse mission. Cet homme, c'est son frère Nicolas, le second de la "Clarisse". Il lui ordonne de prendre quarante matelots et d'aller escalader le plus grand des deux vaisseaux anglais par le bord opposé à celui où l'on se bat. Aussitôt, les embarcations de la "Clarisse" sont mises à la mer; Nicolas Surcouf serre la main de son frère et descend avec les quarante braves désignés pour cet abordage, puis, profitant de la fumée qui dérobe les combattants les uns aux autres, il fait force de rames, contourne le navire anglais par son avant et l'accoste, comme il a été convenu avec Robert.

Aussitôt, les Français escaladent les bastingages de l'ennemi et tombent sur les Anglais, surpris et décontenancés par cette brusque attaque. Nicolas Surcouf bondit sur le capitaine, essuie, sans être atteint, le feu de ses pistolets, le saisit à la gorge avec une force irrésistible et lui crève le ventre d'un coup de poignard. Quelques autres Anglais tombent, le reste se rend à merci. La prise du pavillon est coupée, le drapeau ennemi tombe à la mer et ses remplace par les couleurs françaises. Une fusée, signal convenu, apprend à Surcouf que son frère a réussi. Aussitôt, il dirige le feu de tous les canons sur l'autre navire, qui, voyant, quand la fumée se dissipe, les Français maîtres de son compagnon de route, coupe ses câbles, oriente ses voiles et, sans répondre au tir serré du corsaire, essaie de se jeter à la côte pour échapper à une défaite inévitable. Mais Robert Surcouf a deviné ses intentions. Les embarcations de la "Clarisse" se jettent à sa poursuite, le rejoignent avant qu'il ait pu prendre son aïe, l'abordent, l'escaladent, et, après un court combat, s'en emparent.

La barre est changée, les voiles sont établies par nos agiles gabiers pour s'éloigner de la côte; le naufrage imminent est évité et les deux navires anglais, devenus français par le droit de la guerre,

viennent mouiller auprès de leur vainqueur.

Cette affaire si glorieuse, dont le mérite doit être partagé entre les deux frères Robert et Nicolas Surcouf, qui l'avaient conçue et exécutée, allait encore ajouter un fleuron à la renommée du capitaine malouin, qui avait eu à combattre des forces plus que doubles des siennes en artillerie. Aussi, dans cette rencontre, où la "Clarisse" n'avait pu, à cause des difficultés du mouillage, tenter l'abordage, elle avait beaucoup souffert du tir habilement dirigé de l'ennemi.

Elle avait reçu de nombreux projectiles dans sa coque, ses œuvres vives avaient été atteintes et son gréement avait subi de sérieuses avaries. Surcouf résolut de terminer là une croisière signalée par une action brillante et de retourner à l'île de France. Il mit des capitaines à bord des deux navires capturés et, escorté de ses prises, avec lesquelles il aurait pu, à la rigueur, livrer un nouveau combat aux croiseurs anglais, il se dirigea vers la colonie, où il arriva heureusement dans le courant du mois de juin.

La "Clarisse" avait perdu quelques marins dans ses différents engagements; il fallait remplacer ces hommes d'élite par d'autres également bons. Il s'en occupa de suite, et nul mieux que lui ne jugeait, à première vue, la valeur des gens.

Ici, il importe de citer l'amiral Page, qui a conté un trait de la vie de Surcouf. Surcouf savait enchaîner à sa destinée les meilleurs matelots en flattant la prodigalité et toutes les passions de ces hommes égoïstes.

Quand il était sur le point de partir, il se rendait dans les cabarets, dans les tavernes où se trouvaient les hommes qu'il voulait enrôler.

—Eh! quoi, leur disait-il, un matelot de Surcouf boit du vin bleu?

—Nous n'avons plus d'argent, capitaine!

—Plus d'argent, coquins! Vous ne savez plus comment on en gagne? Allons, de l'or! du vin! des festins! des équipages! Un matelot de Surcouf doit mener le train d'un prince.

Et il faisait pleuvoir, au milieu d'eux, des poignées d'or, et l'orgie renaissait bruyante et furibonde, et les marins de Surcouf brûlaient le pavé de la ville dans des voitures à huit ressorts: et, quand l'or avait disparu, le matelot payait son capitaine en courant avec lui de nouveaux hasards et l'aidait à cueillir de nouveaux lauriers.

Beaucoup plus tard, vers 1816, Surcouf avait pris sa retraite. Il entra dans le bureau de son beau-frère, M. Blaize, qui avait une des principales maisons d'armement de Saint-Malo. Ce-lui-ci, qui était occupé avec un personnage tournant le dos à la porte, salua le capitaine d'un bonjour amical en l'appelant par son nom. L'étranger, en entendant prononcer le nom de Surcouf, bondit et, se retournant brusquement, se trouva face à face avec le corsaire, qui, le sourire sur les lèvres, s'avançait pour serrer la main de M. Blaize.

Cet étranger était un homme de haute taille, au type anglo-saxon, blond roux, avec une peau cuivrée par le soleil des tropiques. Ses yeux, largement ouverts, ne cessaient de dévisager curieusement le Malouin qui, impatienté de cet examen, finit par lui dire:

—Eh bien! qu'ai-je donc de si étonnant pour que vous me regardiez ainsi?

Le monsieur interpellé répondit, avec un fort accent britannique:

—C'est vous qui êtes le capitaine Robert Surcouf, qui a commandé des corsaires dans l'Inde?

—Oui, d'est moi.

—Ah! reprit l'Anglais avec admiration, je suis officier de la marine de Sa Gracieuse Majesté le roi d'Angleterre, et j'ai longtemps couru après vous et votre corsaire. J'étais lieutenant à bord d'un vaisseau qui vous a donné la chasse en 1807, et, quand nous croyions vous tenir, vous avez tout à coup disparu; il semble que votre navire

ait fondu comme un nuage.

—Oui, oui, je m'en souviens, dit Surcouf on riant.

—J'ai tant entendu parler de vous, capitaine, reprit encore l'officier anglais, que j'avais une folle envie de voir cet homme terrible, qui eût fait tant nos armateurs de l'Inde. Maintenant, je suis très satisfait de cette rencontre que le hasard m'a ménagée. Votre Honneur veut-il me faire le plaisir de me donner la main?

—Très volontiers, dit Surcouf. Et les deux ennemis échangèrent une cordiale étreinte.

S'ils s'étaient trouvés en présence quelques années plus tôt, ils se seraient efforcés de se couper la gorge.

A Hedge of Goldenrod and Asters

If the goldenrod were a rare flower and cost a dollar a spray it would quickly become more popular than many of the present hot-house-bred fads of society. But it is not one whit the less beautiful because it is common; just go out into the this afternoon, pick a single spray, examine it carefully, and then ask yourself if you know any garden-plant so truly beautiful as this wonderful flower of gold. And if you wish to make in your garden the most beautiful hedge you ever saw, I'll tell you how to do it. Go out into the fields while the goldenrods and tall purple asters are at their best, and with pieces of type or in any other way mark a number of the finest clumps, selecting, if possible, those of about equal height. Ten in the late fall, when the season of bloom is over, dig up those roots, and transplant them to your garden. Set them out in a row, alternating the goldenrod with the aster, and so close together that their will be no gaps when they are in bloom next year. A double row is still better, and the most beautiful hedge I have ever seen was made thus by setting out these plants on either side of a well-kept garden path. I am not usually in favor of the uprooting of wild flowers, but as the United States boasts of some eighty-five species of goldenrod, and perhaps twice as these flowers fairly carpet the earth in the fall, the number which we shall take for our hedges will never be missed.—ERNEST HAROLD BAYNES in the September *Woman's Home Companion*.



Are just what every weak, nervous, run-down woman needs to make her strong and well. They cure those feelings of smothering and sinking that come on at times, make the heart beat strong and regular, give sweet, refreshing sleep and banish headaches and nervousness. They infuse new life and energy into dispirited, health-shattered women who have come to think there is no cure for them.

They cure Nervousness, Sleeplessness, Nervous Prostration, Brain Fag, Faint and Dizzy Spells, Listlessness, After Effects of La Grippe and Fever, Anæmia, General Debility and all troubles arising from a run-down system.

Price 50c. per box or 5 for \$1.25 all druggists or mailed by THE T. MILBURN CO., LIMITED, Toronto, Ont.

Rheumatism Can be cured E. R. O

(Ethiopian Rheumatic Oil) Has conquered Rheumatism in all its various forms. TRY IT and be convinced as thousands have. For Sale by all Druggists and Dealers. 25 and 50 cents.

"Let the GOLD DUST twins do your work."

GOLD DUST

will clean anything cleanable—clothes and dishes, pots and pans, floors and doors—in fact, anything from cellar to attic. GOLD DUST lightens labor, lessens care.

Made only by THE N. K. FAIRBANK COMPANY, Chicago, New York, Boston, St. Louis, Montreal.

McDonald's Condition Powders

There is no better Blood Purifier or Nerve Tonic in the world. Every package is guaranteed. Put up in full pound packages. Price 30 cents. The ordinary so-called condition powders are put up in half pound packages and sold without guarantee at 25c. a package. MacDonald's Condition Powders are put up in full pound packages and are fully guaranteed, and sell only at 30c. a pound. See?

MacDonald's Drug Store, Water Street, Summerside, is headquarters for Pure Drugs and Veterinary Remedies.

JAMES MacDONALD, D. V. S. Summerside

Not yet snowed under

Although we have had mountains of snow last winter, we did not get snowed under, but managed to keep on top of the banks. Now that Nature has come again in its Spring garb, we beg to remind our numerous customers that we have received nearly all our stock of new Spring and Summer goods to clothe, feed, wash, paint, nail, tie, harness, smoke and chew, sow, plant, &c. &c. commodities too numerous to mention.

As usual we will take in exchange for our goods: eggs, produce of all kinds, pork, hides, pelts, butter, wool, &c. &c. We humbly solicit an inspection of our stock before buying elsewhere.

We are still sole agents for the celebrated New Empire Sewing Machine.

J. O. Arsenault's Son & Co. L'td

WELLINGTON

Soyez prêts dans les cas de nécessité

Perry's Magic Liniment

est un remède efficace, remède qui vous guérira— C'est le meilleur remède connue aujourd'hui pour le guérison de la Toux, Rhume et Rhumatisme

LE PRIX N'EST QUE DE 25 CENTS LA BOUTEILLE

Manufacturé par P. S. Perry Chelsea, Mass. En vente par C. W. Freeman 464 Broadway, Chelsea, Mass. et autres Pharmaciens

McKinnon's English Ointment

CURES

Fever Sores, Salt Rheum, Scalded Heads, Itching or Bleeding Piles, Pimples, Sore Eyes, Ringworm, Blotches, Erysipelas, Inflammation, Blood Poison, Cuts, Bruised Burns, Sprains, Chapped Hands, Corns, and all Eruptions of the Skin from any cause whatever. It also cures scratches, and wounds of the Backs and Shoulders on Horses.

PRICE, 25 AND 35 CENTS For Sale by all Druggists and Country Merchants

NEIL MCKINNON, Proprietor Summerside, Prince Edward Island JAMES THOMAS, Summerside, says:

"I desire to bear testimony to the great healing powers of McKinnon's English Ointment. I suffered a great deal from Sore Eyes caused by snow-blindness. I was induced to try a box of your Ointment which made a perfect cure of them in a few days. I have also used your Ointment for other purposes and find it far superior to any salve on the market.

The Delineator for Septembre

To those who follow the movements of fashion. *The Delineator* for September is an exceptionally interesting number, containing advance information upon the end-of-the-year styles, and illustrating in colors and in black and white some of the latest développements of the season's modes. Not less attractive is the literary section, in which the first place is given to a timely article on "The Women of Russia," by Wolf von Schierbrand. Rebecca Williams is the subject of an interesting biographical sketch in the "Pioneer Women" series, and the delightful series of pictures and letters of travel is brought to an end. Dr. Grace Peckham Murray writes on "Bodily Symmetry," Lillie Hamilton French has another of the enjoyable "Joy of Living" papers, and there are well-illustrated short stories by Alden Arthur Knipe, Albert Bigelow Paine and Francis Lynde. For the young folks are stories and pastimes of an entertaining and helpful character, including the continuation of the "Little Garden Calendar" and further adventures of "Tommy Postoffice," as well as an instructive paper by Lina Beard on the homes and domestic arts of the Philippines. The interests of the home are treated thoroughly and practically in the various departments, which are in charge of experts.

Exceptionally Artistic Rings.

The E. W. Taylor at all times carries a comprehensive collection of exceptionally artistic Ladies' Rings. We hold to the belief that nothing a jewelry store carries can be more important than Rings... especially because of the sentiment that usually actuates their purchase. As the pledge of plighted affection, a Ring must be dainty and handsome in order to rightly suit its purpose. And of such Rings we carry so many fine examples that we feel sure of pleasing every pair of sweethearts that come here or an Engagement Ring.

Some are set with diamonds, others with diamonds combined with ruby, olivine and other stones. Some with opal, emerald, pearl, garnet or a combination of them. Whatever price you wish to pay we think we can supply or have made up to suit you at short notice.

E. W. Taylor CAMERON BLOCK CH'TOWN